

Le numéro 666

L'horloge, suspendue au mur de la cuisine, indiquait cinq heures trente-huit et le calendrier affichait vendredi 13 avril 2020. Ce matin-là, comme tant d'autres, je m'apprêtais à passer mes prochaines quarante-huit heures au centre de secours de Masséna, dans le XIIIème arrondissement de Paris. Je dégustais avec plaisir mes deux tartines de confiture plongées dans mon café et mes céréales, flottant dans mon bol de lait. Ma femme et mes deux petits garçons, eux, dormaient encore à poings fermés à cet horaire matinal puisqu'ils allaient passer leur dernière journée de vacances de Pâques. En prenant mon petit-déjeuner, je me perdais dans mes pensées : le nouveau camion-mousse reçu la semaine passée, la manoeuvre du jour, le nettoyage de la remise... Après un bref passage à la salle de bains, je partis les mains froides mais le cœur chaud, prendre mon métro.

Contrairement aux autres matins, la rame demeurait vide. Cela en était presque angoissant : pas un seul usager sur le quai. Tandis que le métro se faisait attendre, ce qui restait surprenant, je décidai d'appeler le sergent Dorincourt, un ancien collègue, afin de prendre de ses nouvelles suite à sa récente affectation. Je finissais de composer le numéro lorsque la liaison se rompit brutalement. Je n'eus cependant pas l'occasion de renouveler mon appel puisque le métro tant attendu arriva enfin, avec dix minutes de retard. Il portait le numéro 666.

Au moment où la porte s'ouvrit, je fus saisi d'effroi en m'apercevant que j'étais, à nouveau, le seul passager. L'odeur, plus nauséabonde que jamais, emplit d'un seul coup mes narines. Je m'assis près de la sortie de secours, la boule au ventre et les nerfs tendus. Les lampes s'éteignaient par moment, me plongeant dans une totale obscurité. Je pris la décision de me rendre dans la cabine du conducteur, afin de me rassurer en y trouvant une présence humaine. Quelle ne fut pas ma stupeur lorsque je ne vis personne aux commandes. Mon sang se glaça et la panique me submergea. Je ne savais plus quoi faire et je réalisai que j'étais livré à moi-même dans un métro sans chauffeur et sans passager... Je retournai à ma place, terrifié.

C'est alors que des silhouettes se dessinèrent devant moi. Je parvenais à déceler des femmes, des hommes et des enfants, tous assis sur les vieux sièges usés. Leur teint montrait une couleur blafarde. Ils tournaient tous la tête, te regard vide, m'observant dans ma détresse. Certains bavardaient. Certains ricanaient

1

même. Jamais auparavant je n'avais éprouvé pareil sentiment. Plus j'avançais au milieu de ces êtres cadavériques et plus l'horreur et la crainte me gagnaient. Je commençais à me pétrifier, mon cœur battait à tout rompre. Mon visage se cristallisa et prit une extrême pâleur. Ma gorge demeurait nouée et mes yeux exorbités laissaient parfois s'écouler une larme. Mes membres frissonnaient et la sueur ruisselait le long de mon corps. Glacé d'épouvante, je décidai de descendre au premier arrêt. Les minutes

numéro

passaient d'une lenteur démesurée... Mon effroi ne faisait qu'accroître. Puis, après cet interminable moment de terreur, les portes se rouvrirent, enfin.

Malgré mes jambes flageolantes, je me mis à fuir la rame pour rejoindre la caserne à toute allure, comme si une meute de chiens enragés se jetait à ma poursuite. Puis, haletant, j'aperçus le centre de secours qui n'avait jamais si bien porté son nom à mes yeux. J'ouvris la porte et allai saluer mes collègues. Je discutai un instant avec l'adjudant-chef Delatour, un vétéran que j'admirais particulièrement et à qui je pouvais me confier. J'eus beaucoup de mal à aborder l'horreur vécue dans le métro quelques minutes plus tôt. En écoutant mon récit, il se crispa, et sans mot dire, il partit chercher un article du journal Le Parisien daté du vendredi 13 avril 1980 que je m'empressai de lire. Ce jour-là, le métro numéro 666 avait eu une terrible collision suite à son déraillement et aucun passager n'avait survécu. Depuis cette date tragique, aucun autre métro Parisien n'avait porté le numéro 666...